

Les naufragés du « Titonic »

Geneviève Letarte

Numéro 85, été 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/96580ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

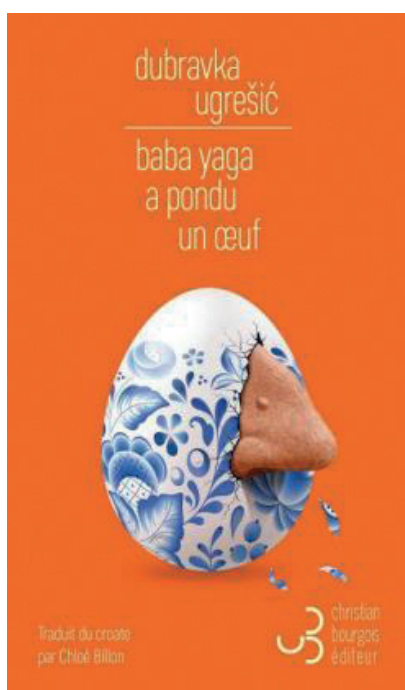
Letarte, G. (2021). Les naufragés du « Titonic ». *L'Inconvénient*, (85), 46–49.

Les naufragés du « Titonic »

SUR LE RIVAGE **Geneviève Letarte**

C'est sous la plume de ma collègue Marie-Andrée Lamontagne que le nom de Dubravka Ugrešić est apparu pour la première fois dans les pages de *L'Inconvénient* (voir le n° 83). J'avais enregistré l'information, mais elle est retombée dans les limbes de ma mémoire. Puis le hasard a remis cette auteure sur ma route, alors que je faisais des recherches sur l'écrivaine néerlandaise Anna Enquist, qui partage avec Ugrešić le fait de vivre à Amsterdam, et de se préoccuper du sort des réfugiés dans sa ville. Il s'avère en effet que la romancière de langue croate a beaucoup écrit sur la condition des personnes exilées, une réalité qu'elle connaît bien pour en avoir fait elle-même l'expérience et pour l'avoir étudiée par l'entremise de nombreux individus rencontrés au fil de ses pérégrinations, dont plusieurs sont devenus des personnages dans ses récits. Ayant eu un véritable coup de cœur pour son œuvre, je me permets de reprendre ici le sillon défriché précédemment par ma collègue.

Née en 1949 dans la ville de Kutina, en Croatie, Dubravka Ugrešić a étudié la littérature russe et la littérature comparée à l'Université de Zagreb, où elle a ensuite enseigné pendant une vingtaine d'années. Fustigée pour ses prises de position contre le nationalisme, la guerre et la haine ethnique qui prévalent alors dans son pays, elle se résout à l'exil en 1993. Après avoir quitté la Yougoslavie, elle vivra et travaillera à Berlin, aux États-Unis et aux Pays-Bas, s'établissant à Amsterdam tout en continuant à se déplacer pour enseigner, écrire et collaborer à divers journaux et magazines. Auteure de nombreux essais, elle use d'une plume qu'on dit tour à tour féroce ou satirique pour dénoncer les abus de pouvoir en ex-Yougoslavie, comme dans le recueil *The Culture of Lies* (1996, pas encore traduit en français), ou s'en prendre aux maux socioculturels de notre époque en Occident, comme dans *Ceci n'est pas un livre* (2005), *Il n'y a personne pour vous répondre* (2010) ou *Karaoké Culture* (2012). Ugrešić est aussi l'auteure d'une œuvre de fiction importante, amorcée du côté de la littérature pour enfants mais s'orientant rapidement vers l'écriture de nouvelles et de romans. Après avoir parodié les genres littéraires dans le recueil *Dans la gueule de la vie* (1997) et le monde des écrivains dans *L'offensive du roman-fleuve* (1998), elle explore le thème fécond de l'exil dans *Le musée des redditions sans condition* (2004) et *Le ministère de la douleur* (2008), pour ensuite s'intéresser



au devenir des femmes âgées dans la société contemporaine dans le tout récent *Baba Yaga a pondu un œuf* (2020).

On sait à quel point l'histoire de la Yougoslavie est complexe, et plus généralement celle des Balkans, et aussi à quel point est complexe l'histoire des personnes qui, pour des raisons politiques ou par stricte nécessité, ont dû chercher refuge dans l'exil. Ayant laissé derrière elles leur famille, leur maison, les lieux où elles ont grandi, elles conservent dans leur valise ou dans leur cœur les morceaux d'une vie qui demeure fragmentée, peu importe leur capacité à s'intégrer dans leur pays d'adoption. C'est cette thématique, ou cette mécanique, pourrait-on dire, qu'explore Ugrešić dans *Le musée des redditions sans condition* et dans *Le ministère de la douleur*, deux volumineux romans qui, témoignant d'un goût affirmé pour l'ironie, creusent néanmoins avec sensibilité les sentiers douloureux de l'exil.

Dans *Le musée des redditions*, une mère esseulée dans Zagreb assiégée pense à sa fille exilée à Berlin, laquelle à son tour tente d'imaginer la fuite de sa mère, cinquante ans plus tôt, de la Bulgarie vers la Yougoslavie. Tout au long du roman alternent des épisodes du quotidien de la fille à Berlin, des souvenirs de son passé en ex-Yougoslavie et de ses tribulations dans divers endroits du monde, des fragments du journal intime de la mère à Zagreb et des images du parcours d'ex-fugitive de celle-ci, imaginé par la fille. Chaque chapitre est composé de multiples vignettes, anecdotes et souvenirs, le tout formant un ensemble bigarré dont la trame narrative, bien que segmentée, n'en est pas moins passionnante à suivre, à l'image de la trajectoire des personnages qui font le sujet du livre.

On retrouve cette approche formelle dans *Le ministère de la douleur*, dont la protagoniste, une jeune femme ayant fui l'ex-Yougoslavie, enseigne la littérature à l'Université d'Amsterdam. Ses élèves sont de jeunes exilés yougoslaves, et, pour les aider à soigner leur mélancolie, ou « yougonostalgie », elle les invite à écrire le récit de leur vie, de leur parcours, de leur souffrance, ce qui donne lieu à une portraiture à la fois morcelée et exhaustive de la réalité des Balkans déchirés par les conflits politiques et ethniques, et de l'expérience de perte et de tentative de reconstruction vécue par ceux qui ont fui pour survivre. Tandis que les récits de ses étudiants s'accumulent pour former une sorte de courtépisode narrative, la professeure est elle-même confrontée à ses souvenirs de la Croatie, aux difficultés qu'elle rencontre dans sa vie à Amsterdam et au choc éprouvé lors d'une semaine de congé à Zagreb, où, retrouvant sa mère et les lieux qui l'ont vue grandir, elle se sent à nouveau déchirée entre son attachement à ses origines et le besoin impérieux de fuir ce pays dévasté, où il est devenu impossible d'envisager un avenir. À la quête personnelle de la protagoniste se greffent donc les microrécits des nombreux personnages secondaires qui peuplent le roman : ses étudiants, parmi lesquels elle repère, la première fois qu'elle entre dans la classe, ceux qui viennent de son pays, car ils ont « une claque invisible sur le visage » et dans le corps « une raideur propre à l'animal qui flaire autour de lui pour deviner par où viendra le danger », mais aussi d'autres compatriotes qu'elle croise dans les cafés, marchés et gares de la ville, et qu'elle reconnaît à « leur manière de parler longtemps pour ne rien dire, comme s'ils se câlinaient, se caressaient avec ces mots superflus », une façon de faire qui, avoue-t-elle, « [l]'emplit d'un mélange de colère et de compassion ».

Le musée des redditions et *Le ministère de la douleur* ont en commun de mettre en scène une jeune protagoniste ayant quitté la Yougoslavie pour vivre dans une ville européenne, Berlin dans un cas, Amsterdam dans l'autre, et qui tente de rester fidèle à ses souvenirs tout en s'efforçant de s'ancrer dans sa nouvelle existence. Les deux romans partagent également une signature esthétique qui mise sur la diversité des procédés narratifs, sur l'accumulation d'éléments tels que courtes nouvelles, extraits de journal intime, listes d'individus, de lieux ou d'objets, descriptions de photographies ou anecdotes racontées de différents points de vue, et sur la multiplicité des personnages. En introduction du



Musée des redditions, l'auteure annonce d'emblée son parti pris pour l'hétéroclisme en évoquant Roland, l'éléphant de mer du zoo de Berlin mort en 1961, dans le ventre duquel furent trouvés quantité d'objets incongrus tels qu'« un briquet rose, quatre bâtonnets d'esquimaux, une broche métallique en forme de caniche, un décapsuleur pour canettes de bière, un crayon, un pistolet à eau, quatre clous (de grande taille), une chaussure d'enfant, un compas », etc. C'est à ce rapailage d'objets n'ayant apparemment aucun rapport les uns avec les autres, si ce n'est d'avoir été ingurgités par Roland, que l'auteure compare son livre, nous invitant à le parcourir « en poète », c'est-à-dire en laissant se tisser d'eux-mêmes les rapports subtils qui existent entre les chapitres. Dans la même veine, la professeure du *Ministère de la douleur* propose à ses étudiants un exercice d'écriture qui consiste à mettre, de façon métaphorique, dans un grand sac à rayures rouges, blanches et bleues (en référence au célèbre cabas en plastique utilisé comme valise par bien des migrants et immigrants à travers le monde), des objets qui leur sont chers et témoignent de leur histoire. À l'image du vrai sac dans lequel ils ont probablement transporté une partie de leurs biens, le sac métaphorique devient le dépositaire de leurs douleurs, de leurs peines et de leurs joies. Comme le rappelle la narratrice : « L'exil est l'histoire des objets que nous laissons derrière nous, des sèche-cheveux, des transistors et des cafetières qu'il faut acheter chaque fois, l'exil c'est le changement de voltage et de longueurs d'ondes, la vie avec un transfo. » Cette poétique des objets confère à l'œuvre un aspect documentaire qui, par moments, peut rappeler le travail de Georges Perec, qui n'a cessé de scruter le réel en procédant par accumulation et inventarisation des « choses ». Si l'œuvre de Perec est marquée par la disparition de ses parents, emportés par l'Holocauste, on pourrait dire que celle d'Ugrešić est marquée par la dislocation de son pays et les destins morcelés de ses compatriotes.

Un autre genre d'objet est également présent dans les deux romans d'Ugrešić : l'album de photos, banal mais incontournable. « Les réfugiés se divisent en deux catégories : ceux qui ont des photos et ceux qui n'en ont pas », affirme la narratrice du *Musée des redditions*. Elle-même en possède quelques-unes, notamment celle un peu délavée de trois femmes se baignant dans une rivière quelque part en Croatie, et un cliché d'elle-même avec cinq amies, les « sorcières de Zagreb », ces intellectuelles accusées en 1993 de « porter atteinte aux intérêts de la Croatie ». À partir de ces images, Ugrešić raconte l'histoire de sa mère qui a fui la Bulgarie après la Seconde Guerre mondiale, et celle d'un groupe de femmes avec qui elle étudiait à l'Université de Zagreb et dont les chemins se sont séparés après l'éclatement du pays. Une partie du livre est d'ailleurs entièrement consacrée aux « filles de l'université », où l'on voit passer les années à travers ces intéressants personnages féminins liés par une amitié indéfectible, qui occupaient autrefois leurs soirées à discuter, boire, manger et se tirer aux cartes. Or avec le temps, dit la narratrice, « les soirées que nous passions ensemble se transformaient de plus en plus souvent en orgies culinaires [...] et nous parlions aussi de plus en plus souvent de régimes ». Ce ton humoristique ne fait que rehausser le fond tragique de l'histoire commune de ces femmes qui, à une certaine époque, parce qu'elles vivaient dans « une ville où les appartements étaient petits, les plafonds bas, et dont les habitants se montraient aussi peu mobiles que des limaces », essayaient de « marcher à dix centimètres du sol, pour définir leur différence par rapport aux autres. Tandis que la majorité s'efforçait de rester les pieds sur terre, nous revendiquions ces dix centimètres d'élévation. La littérature nous avait aidées à conserver cette démarche. Au début, je dis bien. Car plus tard il nous aura fallu atterrir ».

La grande qualité d'Ugrešić est de jouer subtilement entre les registres de l'ironie, de la colère et de l'empathie pour décrire la réalité des réfugiés d'ex-Yougoslavie, et plus largement celle des êtres marginaux, abandonnés ou souffrant d'injustice sociale. Cela confère à ses romans un mélange de légèreté et de profondeur où les drôleries du quotidien se mêlent à des réflexions



profondes sur l'expérience humaine, laquelle est plus souvent dure que douce pour les personnages qu'elle met en scène. Ainsi la protagoniste du *Ministère de la douleur* décrit-elle les siens : « Nous sommes des barbares. Les gens de notre tribu portent au front la marque invisible des égarements de Christophe Colomb. Nous partons vers l'ouest, et nous arrivons toujours à l'est, et plus nous sommes allés vers l'ouest, plus nous arrivons à l'est, notre tribu est maudite. » Entre autres difficultés rencontrées par ces « barbares » ayant fui la partie orientale de l'Europe pour aller s'échouer en Occident, il y a l'apprentissage de nouveaux codes sociaux, culturels et linguistiques qui ajoutent à la complexité de leur identité aux racines déjà multiples et métissées. « Je prononce un mot, mais je ne sens pas son contenu, je sens un contenu, mais je ne sais pas trouver le mot juste », songe Tania la professeure pour décrire l'impuissance de ceux qui ne peuvent plus parler leur langue. Une expérience encore plus extrême pour ceux de la tribu qui, issus des peuples nomades déjà ostracisés dans leur pays d'origine, n'ont plus que le bruit pour se faire entendre : « Installés à la périphérie des villes, ils jouent du tambour sur tout ce qu'ils trouvent, les poubelles, les vitres, les tuyaux, le son du tambour proclam[ant] leur existence », eux dont le « vacarme est douloureux comme un mal de dent » et dont les femmes « font les pleureuses pour les noces et les enterrements », « leurs voix hululantes explosant en rafales sur les façades de béton ».

On l'aura compris, il y a une veine de poète chez la romancière Dubravka Ugrešić, qui cependant ne cède jamais à l'enflure ni au sentimentalisme. Son projet s'inscrit dans une quête de lucidité qui passe par l'observation des êtres et des choses aussi bien que par la pensée des auteurs qu'elle cite tout au long de ses romans, tels Victor Chklovski, Susan Sontag, Gogol, Kundera, Joseph Brodsky, Peter Handke, Danilo Kiš. Et s'il faut lire ces œuvres majeures que sont *Le musée des redditions sans condition* et *Le ministère de la douleur*, ce n'est pas tant pour y apprendre les faits de la Grande Histoire que pour percevoir les retombées de celle-ci dans la vie d'individus ordinaires dont le portrait fait parfois sourire. Car au milieu de la douleur et des destinées tragiques, il y a les amants des nuits solitaires à Berlin, une passion avec un jeune homme un peu paumé à Lisbonne, les souvenirs des bureks d'une grand-mère bulgare, une femme éperdue appelant l'horloge parlante pour ne plus se sentir seule, un couple lesbien obsédé par Mickey Mouse, un ange tombé du ciel au milieu d'une soirée entre amies, la neige qui tombe dans une boule de verre, un facteur philatéliste, un homme à la peau de pomme en forme de rose... Avec tout cela, Ugrešić tisse une toile à la fois complexe, brillante et sombre où s'entrecroisent les fantômes du passé et les êtres de chair du présent, un récit multipiste qui nous réjouit tout autant qu'il nous bouleverse, et que l'auteure revendique comme une forme d'autobiographie. Or, nous rappelle-t-elle : « L'album photo et l'autobiographie sont condamnés d'avance à demeurer des œuvres inabouties et de second ordre. » Et c'est précisément ce caractère inachevé et inachevable (mais certainement pas de second ordre) qui rend les romans d'Ugrešić si précieux et fait en sorte qu'on voudrait qu'ils ne finissent jamais, comme les mille et une histoires d'une Shéhérazade des temps modernes, issue de la guerre et du naufrage collectif de ce pays que certains appellent entre eux « Titonic ». ■